

Développement durable, Interculturalité et Economie

EXEMPLE DE LA RÉGION D'ARAPIRACA, SITUÉE DANS L'INTERIEUR DE L'ÉTAT D'ALAGOAS, DANS LE NORDESTE BRÉSILIEN

Jean Baptiste Nardi*

Ces trois dernières années, j'ai étudié la question du développement local dans la région de la ville d'Arapiraca, intérieur de l'État de Alagoas, Nordeste du Brésil. La fin proche de la traditionnelle culture du tabac de corde (*twist tobacco*), quasi monoculture depuis près d'un siècle, a mis à bas l'économie locale et a placé les populations dans une situation dramatique. Elle n'est pas sans rappeler celle des régions d'Europe ou d'Amérique du Nord atteintes par la fermeture des usines de textile ou des mines de charbon au cours de la seconde moitié du XXe siècle. Certaines ont pu se reconverter, d'autres non et se sont transformées en zones sinistrées. C'est à peu près ce qui attend Arapiraca et ses environs. Il n'existe pas de culture qui puisse remplacer le tabac et les structures productives – agriculture et industrie – ne permettent pas d'envisager à cours terme la réorientation vers d'autres secteurs. On n'a pas encore atteint le creux du fossé, mais on s'y achemine lentement et il faut se préparer à faire face à une très grave crise économique et sociale locale. C'est la conscience de cette situation, que peu de gens prenaient au sérieux encore récemment, qui a motivé ma venue en Alagoas et a justifié ma proposition de recherches sur les conséquences de la crise du tabac au gouvernement de cet État.

Une des principales conclusions de mon travail est la nécessité d'un changement culturel et institutionnel. Celui-ci est sans doute plus important pour le développement durable que les tentatives de modifications des structures économiques qui, peut-être, ne transforment les sociétés qu'au fil des fluctuations du marché. La culture et les institutions vont de pair pour le développement local, intégré et durable et nous allons voir pourquoi. Cependant, pour le thème qui nous intéresse aujourd'hui, la véritable question est de savoir comment l'interculturalité peut-elle rendre possible des changements durables dans le cadre de sociétés traditionnelles et repliées sur elle-mêmes? Les cas sont innombrables au Brésil, en Afrique et dans d'autres parties du monde. Et quelle interculturalité? S'agit-il simplement de rencontre de cultures dans l'espace global ou ne peut-on envisager d'autres interculturalités qui seraient diverses dans le temps et dans l'espace géographique et social d'une même société, même très localement située? Ce sont des questions auxquelles je vais essayer d'apporter quelques réponses en étudiant le cas d'Arapiraca.

* Docteur em Histoire Économique. Chercheur de 2003 à fin 2006 à la Fondation pour le Développement de la Recherche de l'État d'Alagoas (FAPEAL) et au Centre Nacional de la Recherche Scientifique brésilien (CNPq) dans le cadre d'un programme pour le développement régional.

Quelques précisions théoriques

Dans les lignes qui suivent, je me base sur quelques concepts que sont le développement local, la durabilité, l'interculturalité et la communication. Ce sont des principes sans doute plus acquis de manière expérimentale par un travail de terrain que par une tentative d'application pratique de lectures théoriques. On trouve d'ailleurs un grand nombre de significations de ces termes, selon les auteurs et les contextes.

La notion de développement, on le sait, n'est plus aujourd'hui simplement reliée à une croissance économique ou matérielle, mais à l'amélioration de la qualité de la vie. Je définis, de manière très large, le local comme "l'environnement naturel de l'homme, son espace géographique, urbain ou rural, la société avec ses activités économiques, ses institutions, sa communauté de dimension variable, sa vision du monde, c'est-à-dire, sa culture et son langage". La notion de développement local est soumise à la détermination d'un territoire qui peut présenter des dimensions extrêmement diverses. Ce qui délimite le territoire c'est "la recherche des satisfactions naturelles de l'homme, qui associent la survie, plus que l'adaptation, et la vie en harmonie avec la nature et avec les autres". Le développement local apparaît alors comme un moyen d'atteindre cette harmonie dans un lieu donné ¹.

Le développement local étant une action, il faut qu'il ait un caractère durable et, pour cela, on conçoit qu'il ne suffise pas d'agir en un seul domaine mais simultanément dans plusieurs domaines qui vont se "soutenir" ² mutuellement et donner aux changements un caractère permanent et non plus transitoire. C'est pour cela que l'on dit aussi qu'il est "intégré" ³. Le développement local, pour moi, commence par l'acquisition de connaissances sur la formation et l'organisation de la société locale, dans ses plus divers aspects ⁴. Celles-ci permettront d'établir des stratégies de développement en s'appuyant à la fois sur les savoirs faire, les acteurs et le système locaux ⁵.

Parler de culture c'est encore entrer dans un monde de conceptions aussi nombreuses que divergentes, selon que l'on est sociologue, anthropologue,

¹ Nardi, Jean Baptiste. *Se toca gente! Pesquisa em desenvolvimento local: a experiência arapiraquense*. Arapiraca/AL, outubro 2006 (À publier).

² Le Brésil emploie le terme de *sustentável*, proche de l'anglais *sustainable* (ou *sustainable*), qui est sans doute plus complet que celui de "durable" utilisé en français, car il contient les idées de soutenir, de subvenir à ses besoins et pour une longue période.

³ La notion de développement local au Brésil est particulièrement bien expliquée par André Joyal et Dante Martinelli dans l'article *A l'image du Canada, le Brésil découvre le développement local*. In site Internet : www.apreis.org.

⁴ Au Brésil, le géographe Milton Santos a consacré une très grande partie de ses travaux à ces questions. Dans la francophonie, bien qu'un peu anciens, les trois volumes du canadien Guy Rocher constituent encore une excellente référence de départ : *Introduction à la sociologie générale. 1. L'action sociale. 2. L'organisation sociale. 3. Le changement social*. (Col. Points, 13,14,15), Paris: Seuil, 1968.

⁵ Voir à ce propos le texte de Leo Dayan, *Économie de la connaissance et durabilité*, in site internet : www.apreis.org. Lire également *L'acteur et le système* de Michel Crozier et Erhard Freidberg (Col. Points/Politique, 248), Paris: Seuil, 1981.

américain ou européen⁶. Bien que j'aie tendance à me placer dans la ligne des anthropologues nord-américains, je me réfère volontiers aux notions de mentalités et d'identité telles qu'on les conçoit en France⁷. Même dans un territoire restreint où il existe une culture commune, on trouve une mosaïque de cultures qui peuvent être verticales ou horizontales, en fonction de temps et de l'espace et, en particulier, selon les catégories sociales. Aux strates culturelles qui composent une communauté viennent s'ajouter d'autres cultures par contact, ce qui est à la base de l'interculturalité. Nous sommes tous plus ou moins métissé, constate Alain Touraine⁸.

Cependant, celle-ci est pour moi plus qu'une seule rencontre de cultures qui se produirait de forme naturelle en fonction des circonstances (colonisation, migration) et aboutirait à un mélange. Elle comprend, bien entendu la notion d'échange mais aussi, dans le contexte du développement local, celle d'action. L'interculturalité intervient, ou devrait intervenir, en tant que source de réflexion, comme une manière d'appréhender le monde dans sa diversité idéologique et comportementale. C'est ainsi permettre une prise de conscience de sa propre culture et de se situer dans un monde très diffus. C'est pour cela que, dans ma conception, la communication est fondamentale dans l'interculturalité. Confronter des idées ou des techniques, transmettre des informations ou des données, c'est avant tout comprendre, ou essayer de comprendre, l'autre pour que chacun en retire un profit. Cependant, il n'y a pas de communication sans message qui ne passe par le langage et celui-ci se caractérise principalement par la langue mais aussi par les traits culturels que sont les gestes, les expressions, les comportements. On sait à quel point la question de la langue d'origine dans les milieux de l'immigration – qui, si mes souvenirs sont exacts, a été au début un des moteurs du concept d'interculturalité – est importante pour la construction identitaire dans les communautés locales ou minoritaires⁹. J'attribue en somme une fonction particulière de l'interculturalité dans le cadre du développement local associée à l'idée d'interaction.

Stratification de cultures: vision socio-économique

Il convient de situer brièvement le contexte historique et socio-économique dans lequel se superposent des cultures à Arapiraca.

L'État d'Alagoas a été créé peu après l'indépendance du Brésil, en 1822. Avant il faisait partie de la capitainerie de Pernambuco et seulement une partie du territoire était occupée par les plantations de canne à sucre situées dans une

⁶ Sur cette question, on peut consulter le livre de Denys Cuche, *La notion de culture dans les sciences sociales* – (Col. Repères, 205), Paris: La Découverte, 1996 – ou encore celui de Roque de Barros Laraia : *Cultura. Um conceito antropológico*. 17^a ed., Rio de Janeiro: Jorge Zahar, 2004.

⁷ Mucchielli, Alex. *Les mentalités*. (Col. Que Sais-je?, 545), Paris: PUF, 1985. *L'identité*. 6^{ème} Ed., (Col. Que Sais-je?, 2288), Paris: PUF, 2003.

⁸ Touraine, Alain. *Un nouveau paradigme pour comprendre le monde d'aujourd'hui*. Paris: Fayard, 2005, p. 270.

⁹ Voir ma communication disponible sur site internet www.apreis.org: *Langues minoritaires et mémoire*.

bande proche du littoral. L'occupation de l'intérieur des terres s'est opérée au XIX siècle avec une population d'origine portugaise et brésilienne qui s'est mélangée avec les indigènes et les noirs. Par la suite, la tendance démographique a été exclusivement l'auto reproduction. L'endogénéité caractérise la population d'Alagoas, il n'y a pas d'étrangers ou de "gens d'ailleurs" et les habitants sont tous plus ou moins cousins. Le manque de voies de communication, la vocation agricole, la formation de nombreux villages et de peu de villes ont contribué à cette autarcie et à la formation des mentalités locales.

Par ailleurs, il a été reproduit au XX ème siècle une économie de type colonial qui a perduré jusqu'à nos jours. On a, d'une part, un secteur d'exportation et une industrie sucrière hypertrophiée qui fournit encore aujourd'hui 80% des ressources locales. D'autre part, l'intérieur de l'État est dominé par les activités tournées vers la consommation locale, c'est-à-dire, le commerce intérieur, et qui se répartissent entre l'élevage et la culture de subsistance encore connue comme "agriculture familiale": celle-ci représente près de 75% du nombre de propriétés rurales. L'industrie est quasi inexistante, on ne trouve qu'une myriade de petits établissements proche de ceux qu'on rencontrait au XIXe siècle et qui sont plus des manufactures semi-artisanales que de véritables fabriques. De plus, les trois quarts des entreprises appartiennent à l'économie informelle, ce qui contribue à la faiblesse des ressources fiscales et des investissements locaux.

A l'aube du XXIe siècle, on constate que l'État d'Alagoas vit encore selon des économies d'époques passées: colonial, impériale¹⁰. Celles-ci se sont succédées au Brésil, mais se sont arrêtées ici et se sont superposées. L'Alagoas semble être entré dans le XXe siècle seulement dans les années 40 ou 50 et, dans bien des cas, on a l'impression qu'il n'est pas allé beaucoup plus loin.

Il n'y a pas eu en quelque sorte une évolution économique où les modes de production et les couches sociales se sont peu à peu consolidées ou amalgamées, intégrées, mais une stratification d'économies relativement identifiables, qui se sont placées côte à côte et correspondent à des périodes différentes.

L'économie est un reflet des mentalités et on voit ici la forte relation entre économie et interculturalité. De la même manière que l'économie, les modes de pensée et les comportements d'Alagoas appartiennent à des époques plus ou moins lointaines ou récentes, en même temps que bien actuelles, car l'État n'est pas exclu du XXIe siècle. L'interculturalité prend ici un sens particulier, car il ne s'agit pas de la rencontre de cultures différentes dans l'espace mais de diversité culturelle dans le temps et dans un même lieu. Ceci n'est pas sans créer des difficultés d'approche, de recherche et de compréhension.

Tradition, interculturalité temporelle et sociale

L'actuelle société d'Alagoas est profondément rurale. A Arapiraca, tout le monde a ou a eu, de près ou de loin, un contact avec l'agriculture. Riche, pauvre, citadin ou campagnard, tout le monde est né, a grandi et vécu au rythme des cueillettes de tabac. A l'époque dorée de la culture, l'argent coulait brusquement

¹⁰ Le Brésil est Empire de 1822 à 1889.

à flot dans la zone rurale comme dans la ville. C'est pourquoi, même en étant la seconde concentration urbaine de l'État, à Arapiraca (200.000 hab.) subsiste un esprit rural qui, associé à la culture citadine, constitue le phénomène appelé "rurbanisation".

La ruralité et le caractère endogène de la population ont fait que la société locale est profondément traditionnelle, fermée, repliée sur elle-même dans un monde dont elle ne semble pas se soucier de son évolution. Certes, la télévision est partout présente et même si les feuilletons (*novelas*) et les émissions populaires (*programas de auditório*) dominent, les personnes, surtout les jeunes, sont influencées par les journaux, les reportages, la publicité, les films essentiellement américains et en grande partie violents, les séries et autres diffusions qui mettent en évidence le reste du monde. A cela s'ajoutent les produits offerts sur le marché, pas seulement ceux des multinationales, mais simplement ceux qui naissent au fur et à mesure des innovations technologiques: le DVD et Internet sont aujourd'hui entrés dans les mœurs. La majorité de la population n'a pas les moyens de s'offrir la plupart des biens et le rêve du "super loto" (*megasena*) compense les insatisfactions matérielles quotidiennes.

La voiture 4x4 dernier modèle du riche fermier circule allègrement sur la même route que le char à bœuf du petit paysan. C'est un peu l'image que donne la société de l'intérieur. On peut constater la même chose dans l'habitat urbain où les belles demeures voisinent avec les maisons les plus humbles. Mais les inégalités sont plus subtiles que celles que l'on présente généralement. Il existe bien une élite de grands fermiers, commerçants et fonctionnaires mais elle est aussi réduite en nombre que les *favelados*, ces miséreux qui vivent dans des maisons faites de morceaux de bois et de bâches, aussi bien dans les villes que les campements (*assentamentos*) des sans-terres. La plus grande partie de la population forme une classe moyenne hétéroclite où se côtoient ceux qui ont un emploi, plus ou moins bien rémunéré, ceux qui font des petits boulots et ceux qui vivent des programmes sociaux du gouvernement fédéral tels que la "bourse-famille" (*bolsa família*). Car ceux qui se sont enrichis avec le tabac n'ont pas apporté d'usines, sinon quelques unités agro-industrielles. Il n'y a donc pas de prolétariat proprement dit dans la région d'Arapiraca. Les investissements se sont portés presque exclusivement sur le commerce si l'on exclut l'augmentation des domaines agraires qui ne constituent pas des *latifundios* mais un agglomérat aléatoire de terrains et de petites propriétés.

Il n'est pas surprenant que, dans ce contexte, le peuple aspire à une ascension socio-économique matérielle. Le succès de quelques-uns se doit avant tout à des qualités personnelles, un esprit d'entreprise et certainement beaucoup de travail que d'autres n'ont ou ne font pas. Mais ce succès, comme le flux d'argent produit par le tabac, a répandu l'idée de l'argent facile, d'où les loteries comme alternative. Il a par ailleurs introduit la vanité: on aime exhiber ses biens.

La crise de la culture du tabac qui s'est déclenchée en 1998 a modifié le cadre général. La baisse rapide de la production – 70% en 5 ans – a eu des conséquences immédiates sur l'emploi: plus de 30.000 postes de travail se sont perdus dans la zone rurale comme en ville. Le commerce et les services, principales activités, ont fortement décliné et vivent au ralenti. Les quelques

manufactures de tabacs qui existaient ont fermé et de nombreux petits commerces ont été entraînés dans la faillite.

Il résulte de la formation de la société et de la crise du tabac un nivellement culturel. Et aujourd'hui, tout paraît comme si la population se refusait à voir la crise telle qu'elle est et que "le tabac, c'est fini". On se complait dans une nostalgie (*saudosismo*) et on veut croire encore que les beaux jours reviendront. Le riche, qui ne l'est plus autant qu'avant, s'endette pour acheter la voiture du dernier salon automobile, la femme veut être la plus élégante du monde, même si elle doit se prostituer pour ça, les plus démunis se réfugient dans l'alcool (*cachaça*) ou pour certains la drogue et la violence urbaine ou domestique. Les paysans plantent du tabac alors qu'il n'y a presque plus d'acheteurs, et s'ils n'en plantent pas ils ne peuvent que produire du manioc qui leur rapporte peu et si la production tabacole est trop faible, les prix flambent sous la pression des derniers clients qui donnent des illusions aux planteurs lesquels, l'année suivante, sèment la *nicotiana* à tour de bras. Et comme il n'y a aucune culture qui puisse remplacer le tabac, les pouvoirs publics – qui n'ont pas encore vraiment pris conscience de l'ampleur de la crise – et les entreprises agricoles proposent de grands projets totalement hors de la réalité locale des petits paysans majoritaires.

Les comportements, indépendamment des catégories sociales – pour ne pas parler de classes – sont très proches les uns des autres. Les fins de semaine, les plus favorisés vont à la plage et les autres vont à une *bica*, lieu où ils trouvent une piscine naturelle ou populaire. Tous, à un moment donné, se croisent ou se rencontrent dans les "bars" qui sont en fait des locaux où l'on peut boire, manger, écouter des Cds ou assister à un DVD musical, parfois même danser entre les tables des terrasses. Tous se retrouvent encore au stade de football ou aux spectacles des groupes de *fórró*¹¹ moderne et de chanteurs populaires. Car la musique, au Brésil, plus qu'un art ou un loisir, est une façon d'être, un état d'esprit permanent. Dans l'intérieur de l'Alagoas, les jeunes se prennent d'engouement et de passion sans frein pour un quelconque artiste soudain mis en avant. Ils ne perçoivent pas qu'ils sont les otages d'une culture de masse (et urbaine) et que l'argent des entrées qu'ils parviennent à réunir avec de grands efforts et, parfois, au détriment d'un ou plusieurs repas, quand ils ne font pas une passe ou un vol à la tire, tombe dans l'escarcelle d'exploitants venus d'autres états du Brésil sans que la société locale en retire le moindre profit.

Les fêtes populaires attirent également beaucoup de monde. La Saint Jean est célébrée partout au Brésil et plus particulièrement dans le Nordeste. Le retour aux traditions est aujourd'hui le fer de lance de la plupart des politiques culturelles municipales: chants et danses folkloriques, kermesses paroissiales ou communautaires, "pastorales"¹², artisanat etc. Cependant, si on peut considérer ce retour aux sources comme une mise en valeur de la culture locale, à Arapiraca, il prend une dimension particulière. En effet, il est l'expression d'une nostalgie en même temps qu'il constitue une incitation à la léthargie, c'est-à-dire, qu'il constitue une entrave à l'évolution culturelle de la société vers une réalité plus présente.

¹¹ Danse populaire originaire de l'État de Ceará.

¹² Pièces de théâtre qui mettent en scènes la nativité ou la passion du Christ.

Les cultures indigènes ou africaines sont relativement peu importantes. Conséquence du processus de formation de l'Alagoas, vu plus haut, la majorité de la population est blanche ou métisse (noirs et indiens) avec une tendance à la clarté de peau. Il existe des villages d'indiens qui conservent encore quelques traditions. Le plus célèbre des *quilombos*¹³, Palmares, a été fondé au siècle XVII dans le territoire de l'actuel Alagoas et il en a existé beaucoup d'autres. Mais, aujourd'hui, très peu de noirs se reconnaissent comme tels bien que beaucoup de jeunes s'intéressent à la *capoeira*¹⁴. Même s'il existe quelques groupes qui pratiquent les cultes afro-brésiliens, le phénomène est relativement marginal. Le catholicisme, apostolique et romain, est très largement répandu et enraciné dans les esprits. Les églises évangéliques, qui pourtant foisonnent au Brésil, ont du mal à s'implanter par ici.

L'interculturalité est donc simultanément temporelle et sociale en ces lieux. On vit encore comme dans le passé, on se réfère à lui, on s'adapte au présent, on pense peu au futur.

Relation de genre, famille et éducation

C'est à travers les relations de genre que l'on prend le plus conscience de ce type d'interculturalité axée sur la ligne du temps. La société locale présente des modes de pensée et des comportements qui sont caractéristiques des siècles XVIII ou XIX.

Même si la femme travaille, si elle est parfois chef de famille et si elle possède une indéniable liberté sexuelle, la révolution féministe n'est pas encore arrivée en ces lieux. Le patriarcat, le machisme, qui s'exprime en politique par le *coronelismo*¹⁵, sont bien ancrés dans la société. La femme mariée est confinée dans son foyer, réduite aux rôles de maîtresse de maison, de mère et d'épouse, limitée dans son espace physique et mental et vit de *novelas* et de commérages (*fofocas*). La jeune fille est précocement préparée à cette vie, parfois menée à se mettre en concubinage dès 14 ans¹⁶. La prostitution, qui a pris une incroyable ampleur ces dernières années est un contrepoint à l'institution du mariage. Dans mon travail j'ai détecté quinze causes de ce phénomène. Les filles, dès le plus jeune âge (9-11 ans), sont poussées à se vendre pour le plaisir des hommes, pour la plupart des hommes mariés qui ne voient en elles qu'un objet sexuel. La misère autant mentale que matérielle est un facteur majeur: les filles se prostituent pour un repas, un coca-cola, un paquet de pop-corn! La femme à 20 ans est déjà considérée comme vieille. Les femmes, pour leur part, ne font pas grand chose pour sortir de cette condition dont, en fait, très peu ont conscience¹⁷.

¹³ Villages d'esclaves noirs fugitifs qui datent de l'époque coloniale. Le Brésil a interdit la traite des noirs en 1850 et a aboli l'esclavage en 1888.

¹⁴ Jeu acrobatique ou dansé symbolisant une lutte d'origine africaine, et en particulier d'Angola, qui s'est popularisée à Bahia et a aujourd'hui des adeptes dans le monde entier.

¹⁵ Toute puissance, parfois par les armes, d'un grand propriétaire terrien.

¹⁶ L'âge légal du mariage est 16 ans.

¹⁷ Nardi, Jean Baptiste. *Submissão, prostituição e lesbianismo: o trinômio infernal – Uma visão das relações de gênero, adultos, crianças e adolescentes numa cidade do interior do Estado de Alagoas, Brasil*. Arapiraca/AL, outubro de 2006 (À publier).

L'éducation est en grande partie responsable de cette situation. Récemment le discours sur la sexualité a pris une tournure peut-être pas très positive. Dominent les notions d'exploitation et d'abus sexuels, en particulier des mineurs, et de violence qui se situent dans un contexte international et sont bien souvent loin de correspondre aux situations et nécessités locales. Combien de filles, qui sont plus exposées aux risques que les garçons, ignorent ce qu'est leur propre corps, leur propre sexe. Il en est qui confondent perte de la virginité et menstruation – que beaucoup considèrent encore comme une maladie – ne savent pas ce qu'est le clitoris, ne connaissent pas leurs périodes d'ovulation, ce qui provoque les grossesses non désirées, l'usage du préservatif est aléatoire, et j'en passe... L'éducation sexuelle, même dispensée dans les écoles, laisse encore à désirer. Les jeunes sont à la recherche d'informations objectives et saines et ont du mal à trouver des éducateurs qualifiés et attentifs. C'est un problème d'institution et de communication.

Ce n'est pas seulement l'école qui est en cause. La famille brésilienne ne repose pas sur le noyau traditionnel constitué par le père, la mère et les enfants. Il s'agit d'une famille polynucléaire, un agrégat de personnes, consanguines ou non, qui vivent sous le même toit. Bien souvent le père est absent, il existe même des familles sans hommes. Il en résulte une grande confusion dans l'esprit des enfants. Ces derniers n'ont pas de règles ni d'orientations. Les représentations paternelles et maternelles se confondent avec celles des oncles et tantes, des grands-parents, des parents adoptifs; les cousins sont souvent assimilés aux frères et sœurs etc. La rue est fréquemment le seul lieu où ils peuvent s'isoler, avec les influences, bonnes ou mauvaises qui en découlent. Ceux que l'on appelle les "enfants des rues" (*meninos de rua*) ont un foyer plus souvent que l'on pense. Contrairement à ce qu'il en est dit, il n'y a pas de déstructuration de la famille, mais une famille d'un autre type avec des modes de fonctionnement qui ont été jusqu'à présent très peu étudiés. La tendance que j'ai observée est que, au lieu de s'ouvrir au monde présent et d'évoluer vers des relations de genre meilleures, les populations reproduisent les schémas déjà établis et les transmettent à leurs enfants. Certes, il y a des changements d'une génération à l'autre, mais ils sont lents et peut-être pas très importants dans le fond. La famille, en général, est source de permanence et de transmission des valeurs de la société mais, telle qu'elle est constituée majoritairement au Brésil, elle en vient à freiner l'adaptation au monde moderne et contribue, dans le cas d'Arapiraca, à maintenir l'état de léthargie environnant.

On voit ici un aspect particulier de l'interculturalité. Le discours international, la sociologie, les politiques publiques, autant en matière familiale que dans l'éducation se fondent sur des modèles qui ne sont pas toujours ceux de la réalité locale. Les transformations qui sont proposées sont alors vouées à l'échec. Modifier les relations de genre vers des rapports plus harmonieux et durables passe par de nouvelles approches, de nouvelles méthodologies, des recherches spécifiques pour une prise en compte des mentalités particulières. C'est en somme une interaction entre les normes de l'éducation et les valeurs locales que l'on demande. Autrement dit, l'éducation doit intégrer ou s'adapter aux sociétés locales de la même forme que les populations locales doivent le faire par rapport à l'éducation qui, au Brésil, comme en France et dans beaucoup d'autres pays, transmet des valeurs nationales.

On peut en dire autant sur la question familiale. Il y a peu de chance que la famille polynucléaire se transforme du jour au lendemain en famille bourgeoise ou traditionnelle. Les programmes sociaux, de planning familial ou autre, doivent rechercher le bien-être des personnes dans un contexte endogène et non exogène. Cela revient à travailler avec les familles sur leurs rapports entre ses membres à partir de méthodologies nouvelles et non de tentatives de changements radicaux et plus ou moins imposés. C'est donc aussi un travail d'éducation et, pour cette raison, les assistants sociaux doivent recevoir une formation spécifique. En contre partie, il faut aussi que les familles prennent conscience de leur réalité et des capacités qu'elles ont d'améliorer leur qualité de vie. Par exemple, il ne suffit pas simplement de s'inscrire dans les programmes d'allocation d'indemnités pour les familles à très faible revenu. La très grande majorité des allocataires reçoit l'argent et ne maintient pas les enfants à l'école, comme cela est prévu, ou encore ne profite pas de cette chance pour tenter d'accroître son niveau de vie en investissant dans l'éducation personnelle, la formation professionnelle ou la pratique d'activités génératrices de revenu.

Le lecteur commence sans doute à percevoir le lien que je fais entre culture et institutions dans la question du développement local, intégré et durable. On ne peut attendre des individus ou des groupes sociaux qu'ils transforment spontanément leur mode de pensée ou leurs comportements et encore moins quand ils sont englués dans un marasme autant économique que moral. L'évolution culturelle passe par un changement dans l'action des institutions, à partir d'une vision novatrice tournée vers le futur, c'est-à-dire, avec la recherche d'une durabilité et non d'une simple adaptation à une situation nouvelle et peut-être passagère.

Et, au Brésil, un des facteurs cruciaux qui rend difficile la mise en oeuvre de ce changement est celui de la communication.

Analphabétisme, langue et communication

Sans revenir sur la question de la diversité de la langue portugaise au Brésil et du conflit entre la norme enseignée et la langue parlée que j'ai abordée dans un autre article¹⁸, il convient de s'arrêter sur un autre aspect de l'éducation et de la langue: celui de l'analphabétisme. On est toujours très impressionné de voir que les statistiques ne cessent de présenter des indices toujours meilleurs et de voir que la réalité est autre. Au Brésil, dans la dernière décennie, beaucoup d'enfants ont été inscrits dans les écoles afin de pouvoir relever l'Indice de Développement Humain Municipal. Ils ne sont pas pour autant dans les salles de classe et, s'ils n'abandonnent pas l'école tout de suite, la qualité de l'enseignement ne les incite pas à rester, ni même le milieu familial.

Il est très surprenant de voir des enfants qui ont passé quatre ans à l'école, ont appris à lire et écrire et qui, une fois sortis, oublient tout et redeviennent analphabètes. Ceux qui continuent ne sont pas souvent mieux lotis. Ils savent lire et écrire mais ne comprennent rien. Les spécialistes considèrent que près de

¹⁸ *Culture, identité et langue nationale au Brésil: une utopie?* In: Site internet : www.apreis.org: Être Brésilien aujourd'hui : est-ce une utopie?

trois Brésiliens sur quatre sont à peine capables de saisir la signification d'une phrase simple (sujet-verbe-complément). C'est ce qu'on appelle l'analphabétisme fonctionnel. C'est beaucoup plus grave qu'il n'y paraît, car c'est non seulement le discours écrit qui n'est pas perçu, mais aussi le discours parlé.

Je cite souvent le cas du technicien agricole qui vient expliquer de nouvelles méthodes aux petits producteurs. Les paysans semblent avoir compris et quand le technicien vient vérifier les pratiques, il constate qu'ils continuent de faire comme avant ou comme bon leur semble et de là il en vient à penser qu'ils sont têtus ou idiots. Tout simplement, il n'a pas considéré que les producteurs ne possèdent pas le même langage technique que lui, ou le même langage tout court, et qu'ils ont honte de dire qu'ils n'ont pas compris. C'est donc une question de communication et de méthodologie. Il faut que celui qui dispose du plus grand nombre de mots s'adapte à celui qui en possède le moins et aussi qu'il apprenne à comprendre le langage, parfois non linguistique, du public à qui il s'adresse. Seulement de cette manière peut passer le message. C'est un autre aspect particulier de l'interculturalité.

Mais ce n'est pas que dans les couches les plus défavorisées que le problème existe: même les gens diplômés sont concernés. Par exemple, dans les premiers temps où j'ai enseigné dans les universités du Nordeste, j'étais surpris d'être en permanence confronté aux difficultés que les étudiants avaient à "lire" un court énoncé de sujet de dissertation. En conséquence, les résultats à l'écrit étaient parfois catastrophiques.

On n'est donc plus dans le domaine de la linguistique mais dans celui de la communication dont la langue est le principal support. C'est à la fois tout l'enseignement de la langue qui est à revoir avec l'introduction d'un enseignement poussé de l'analyse du discours. Les écoles primaires étant sous la responsabilité des municipalités, j'ai proposé dans mes travaux, l'établissement d'un enseignement renforcé allant dans ce sens, mais aussi ouvert à toute personne intéressée à se perfectionner, donnant un caractère "populaire" et communautaire aux écoles.

Sur ce point, l'interculturalité, ne consiste donc pas à imposer une norme linguistique de forme rébarbative mais à intégrer un maximum d'exclus dans un système de pensée expansif et pas seulement national. Ouvrir les portes de la connaissance au plus grand nombre, leur permettre d'être autonomes dans leur façon de voir le monde, de le comprendre et de le changer en fonction de leurs besoins et de leurs rêves: est-ce trop demander quand on parle de développement local?

Culture, institutions, interculturalité

On voit, à ce niveau de la discussion, que la notion d'interculturalité est complexe. Les influences du monde extérieur dans une société presque autarcique dont le déclin se transforme en léthargie ne suffisent pas à établir les ponts pour faire les transformations qui instaureraient un développement durable. On est comme dans une impasse. Si les mutations du monde au cours de siècles semblent à peine avoir effleuré les mentalités locales comment changer celles-ci dans un court espace de temps? Si les gens refusent les

solutions qu'on leur propose en disant “Ici on fait comme ça!”, comment apporter, sinon des modifications, quelques bouffées d'air frais?

Il ne faudrait pas pour autant considérer que la population que j'ai étudiée est “en retard”, ce qui est une notion relative et presque toujours en rapport avec les sociétés des pays industrialisés, pris comme modèles; c'est d'ailleurs là que se situe l'origine de l'idée de sous-développement. En réalité, les mentalités de la région d'Arapiraca entreraient plutôt en conflit avec le monde actuel de par le fait que la population ne parvient pas à subvenir à ses propres besoins. Elle vit grâce aux subsides de l'État fédéral qui représentent plus de 80% du budget de l'État d'Alagoas et financent aussi la très grande majorité des projets locaux. Comment revendiquer l'autonomie d'une culture quand celle-ci ne parvient pas produire ses moyens d'existence, à se “soutenir” elle-même? Le désaccord entre la culture d'Arapiraca et le monde actuel est, avant tout, un dilemme et les changements ne paraissent possibles qu'à partir d'un choix de société. Pour cela, les études de terrain sont fondamentales ; il faut avant de trouver des solutions, chercher de nouvelles méthodes pour donner à la société locale les moyens de penser par elle-même et d'apporter les réponses qui correspondent à ses attentes.

Les lignes qui précèdent avancent le postulat que pour changer les mentalités, il faut d'abord agir sur les institutions: les instances gouvernementales, les organisations du troisième secteur, mais aussi l'entreprise et le marché. C'est plus facile à dire qu'à faire. La famille et l'école, par exemple, apparaissent tout aussi primordiales que l'économie. Sans emploi ou d'autres revenus que ceux des programmes sociaux, il n'y a pas de porte de sortie. De la même manière, il n'y a pas de travail possible si les personnes ne sont pas préparées, intellectuellement et techniquement, à assumer des emplois, à pratiquer de nouvelles activités et à avoir des comportements adaptés à une autre réalité. C'est donc tout un ensemble qu'il faut réformer.

L'interculturalité est un type d'action qui permet à la société en question de s'ouvrir au monde, de regarder “ce qui se fait ailleurs”, pour l'adapter à ses propres besoins. Elle doit donc aider à faire les premiers pas – sans pour cela tenter d' “imposer des idées venues d'ailleurs” – en formant les acteurs locaux, “faiseurs d'opinion” et décideurs. On est dans le domaine de la communication, de l'information, de la qualification.

C'est alors au rôle des organisations, nationales ou internationales, qui ont l'interculturalité pour mission, principale ou secondaire, de former des réseaux de chercheurs, d'universitaires, de techniciens et de tous ceux qui, dans leur domaine professionnel, se penchent sur les questions de développement local. L'APREIS¹⁹ en est un exemple au niveau international, on peut citer la REDEDLIS ou la REDESOLIDARIA au Brésil²⁰. Les échanges de connaissances, d'idées et d'expériences sont à la base des transformations et des innovations qui, si elles peuvent réussir dans un lieu et échouer dans un autre, n'en constituent pas moins une action qui produit ses fruits par les leçons qu'on en tire.

¹⁹ Acteurs, Pratiques, Recherches Européennes et Internationales pour la Durabilité.

²⁰ Sites internet: www.apreis.org., www.rededlis.org.br., www.redesolidaria.com.br.

Cependant, c'est probablement au niveau des acteurs sociaux, associations ou individus, qui sont directement confrontés avec la réalité locale que se situe la principale source d'action. A eux de promouvoir les rencontres susceptibles d'apporter les changements.

Environnement et durabilité

La notion de durabilité, qui est un des piliers du développement local, selon les conceptions actuelles, ne peut être omise de ce processus. Il s'agit d'établir dans la mutation un caractère permanent, solide et, pour réussir cela, l'économie et l'interculturalité peuvent être des agents de premier plan. On a vu dernièrement la culture maraîchère se développer timidement à Arapiraca, avec l'aide des pouvoirs publics, mais la commercialisation est encore effectuée selon des modes mercantilistes et la valeur produite est déviée vers d'autres lieux. Pratiquement rien n'est fait pour introduire l'agriculture biologique (*orgânica*). Pourtant, celle-ci serait une véritable réponse à la crise du tabac qui, durant des décennies, a pollué les sols avec l'emploi de produits chimiques et autres fertilisants toxiques. L'implantation à grande échelle de cette nouvelle activité agricole suppose avant tout une réelle volonté de la part de l'État (municipalités, État d'Alagoas et gouvernement fédéral) et des organisations locales, car il s'agit d'un investissement à long terme qui ne peut se faire sans l'appui des instances gouvernementales. Dans ce changement économique, le rôle de l'interculturalité repose sur les échanges avec les autres régions du monde où cette agriculture est pratiquée. Montrer les nouvelles techniques, non seulement de production mais aussi de gestion, créer et intégrer peu à peu la chaîne productive dans un réseau mondial, basé sur le commerce équitable, ce serait faire tourner le dos au passé à la région d'Arapiraca, lui faire oublier le tabac, et la faire regarder vers un avenir plus souriant, en vivant un présent meilleur.

Cela exige aussi un changement d'attitude en ce qui concerne les ressources hydriques, l'accès tout autant que la qualité. En trois ans, j'ai participé à d'innombrables débats municipaux et autres réunions sur des projets d'État inclus dans des programmes fédéraux. Si les intentions sont bonnes, il ne ressort rien ou peu sur le plan concret et strictement local de ces interminables discussions. Si on parle de "transposer" le fleuve São Francisco pour alimenter d'autres régions du Nordeste, il n'existe pas de projet réaliste de canaux d'irrigation, au niveau municipal ou régional, alors que l'Alagoas en est riverain. Dans ce sens, un petit barrage a bien été construit à Arapiraca, mais il n'a été pas suivi d'effets pour les agriculteurs qui l'entourent.

La dépollution des trois principales rivières d'Arapiraca va de pair avec l'agriculture biologique. Plusieurs sources naissent dans la ville, certaines dans des *favelas*, et les cours d'eaux sont, dès l'origine, soumis aux lessives, aux déchets et bactéries humaines (les enfants se baignent et font leurs besoins dans les sources) et voient se déverser au fil du parcours les ordures ménagères des quartiers qu'ils traversent. Arrivant dans les campagnes où l'on plante les légumes, l'eau est déjà polluée, contaminée, et vient se joindre à celle de la nappe phréatique pleine de produits chimiques. Si les pouvoirs publics se montrent préoccupés par ce problème, ils n'offrent bien souvent qu'une politique

de façade et ne présentent aucun projet intégré qui déboucherait sur des résultats probants.

La conscience ou responsabilité écologique n'est pas encore pour aujourd'hui. Si l'on discute d'environnement dans les écoles, les réunions de la société civile ou les secrétariats des mairies, la population n'est pas prête à procéder à une sélection des déchets, à respecter la nature et les cours d'eau. Ici encore, c'est aux institutions à montrer le chemin et à éduquer en donnant aux habitants les moyens de, pour le moins, préserver la nature – ne pas la polluer plus encore – avec des petits gestes quotidiens. Est-il donc si compliqué d'installer des poubelles à tous les coins de rue? J'ai même suggéré au maire de faire fabriquer par des paysans ou des artisans des poubelles en fibre végétale, matière première renouvelable, disponible dans la nature à foison et gratuitement. Mais que peut-on attendre de pouvoirs publics qui bétonnent à tour de bras et arrachent des arbres centenaires pour donner l'impression que leurs villes sont “modernes”? L'interculturalité jouerait ici un très grand rôle en montrant des solutions qui ont été adoptées avec succès dans d'autres lieux.

L'agriculture biologique dépend donc aussi du traitement des ordures. Mais on est loin d'imaginer que, dans la communauté où se trouve le dépôt, les “ramasseurs d'ordures” (*catadores de lixo*) se livrent à une véritable guerre pour prendre le contrôle de cette activité. Des factions s'opposent et échangent menaces et coups de feu dont certains, qui n'ont pu fuir à temps, ne se relèvent pas. Ceci est un autre exemple édifiant de cette dichotomie que j'évoquais plus haut, entre modes de pensée anciens et modes de vie présents. On a l'impression d'assister à des luttes entre tribus indigènes... Si, du point de vue de l'interculturalité et de la pensée humaniste du développement local, on peut se sentir choqué par de tels actes, il faut savoir que la “sauvagerie” et l'usage démesuré des armes à feu (*pistolagem*) pour vengeance, sauver son honneur ou encore pour éliminer un adversaire politique encombrant ou un conjoint qu'on ne désire plus, fait partie de la culture d'Alagoas. On n'est donc pas surpris que le sujet ne soit pas abordé publiquement et que les autorités de police et de justice n'interviennent pas: s'entretuer est presque normal. La mort ici n'a pas d'odeur! Aucun des acteurs locaux, pouvoirs publics et ONGs, n'arrive à faire changer cette population qui est sans doute la plus pauvre de la ville. Pour ma part, j'ai tenté d'agir pendant près de deux ans sur cette communauté dont je connais les principaux membres. Je dois être une des rares personnes à exprimer ouvertement ma réprobation. Le fait que je ne sois pas de l'Alagoas, me permet sans doute de dire tout haut ce que d'autres pensent tout bas et ceci est peut-être aussi une forme d'interculturalité dans l'action.

On voit dans cette série d'exemples que l'environnement et la durabilité passent aussi par des changements culturels et pas seulement d'ordre écologique. C'est une chaîne dont chaque maillon a son importance. Il ne suffit donc pas d'agir uniquement en un point donné, mais sur divers éléments, et simultanément, pour que l'ensemble se transforme dans le sens désiré. C'est, au fond, le principe d'“actions intégrées” qui fait partie de la théorie du développement local. Dans le cas présent, on voit que les chances de réussir l'implantation de l'agriculture biologique – à laquelle l'interculturalité peut contribuer – dépend d'abord de l'établissement de la paix, de la démocratie et, tout simplement, du bon sens dans la “microrépublique des ramasseurs d'ordures”. C'est encore un problème institutionnel et culturel, avant d'être économique.

Mouvement communautaire et savoirs faire locaux.

En conclusion d'un travail préliminaire, je disais: "La population aura besoin de construire ce qui n'a pas été fait quand le tabac produisait de la richesse, élever les colonnes d'une nouvelle société. Sans le savoir, Arapiraca a déjà commencé ce changement."²¹.

En effet, le tabac, jusqu'à l'apogée de la culture dans les années 80, a fortement modelé les pratiques culturelles, les comportements et les savoir-faire locaux, non seulement dans les activités productrices et commerciales mais encore dans les domaines sociaux, administratifs ou éducatifs. La nouvelle donne que représente la fin de cette culture oblige la population, qu'elle le veuille ou non, à envisager l'économie et les rapports sociaux selon un nouvel angle de vue, c'est-à-dire, à adopter d'autres modes de production et de vie en général.

On voit, par exemple, l'importance qu'est en train de prendre le monde communautaire et, en particulier, celui des associations de quartiers, de villages et de producteurs ruraux. Le mouvement est né timidement à la fin des années 80 et a pris de l'ampleur ces dix dernières années; ce n'est pas un hasard. Les coopératives n'ont jamais fonctionné dans la région à cause de l'individualisme, du manque de scrupules de certains dirigeants et surtout d'une méconnaissance des modes de fonctionnements, des objectifs et de l'intérêt de ce type d'organisation; cela a abouti à un manque de confiance généralisé pour tout ce qui est entreprise collective. Mais si les habitants et les paysans ressentent depuis peu le besoin de se regrouper dans des associations, c'est bien parce qu'il s'est créé un changement culturel, une nouvelle conscience.

Le mouvement est encore embryonnaire et il ne faudrait trop lui en demander: il lui faudra du temps pour atteindre la maturité. Il est encore trop soumis aux pressions des partis politiques, trop tourné vers les pouvoirs publics; il n'a encore pris conscience du potentiel qu'il possède et des opportunités qui s'offrent à lui, de ses capacités à élaborer des projets autonomes en utilisant ses savoirs faire et en recherchant des financements hors des sphères gouvernementales locales.

En dépit de ces difficultés naturelles, c'est probablement à partir des structures de ce mouvement communautaire que va se construire une nouvelle identité locale ou régionale ou, plus exactement, transformer celle qui s'est érigée autour du tabac et qui est sur son déclin.

On peut en voir un indice, à défaut de preuve, dans le *município* de São Sebastião, partie intégrante de la région tabacole où la fédération qui réunit la trentaine d'associations de villages et de paysans a pris l'heureuse habitude de faire toutes ses réunions mensuelles dans un village différent. Il en découle un excellent – et nouvel – esprit collectif et de solidarité par la perception des problèmes strictement locaux et des difficultés communes et par la recherche de solutions d'ensemble. C'est pour le moment une exception, mais ce modèle a de grande chance d'être suivi grâce à la rationalité qui le soutient.

²¹ *Fumo e desenvolvimento local em Arapiraca/AL*. Texte (portugais), résumé et conclusion (français). In site internet : www.apreis.org.

Les échanges de connaissances, de compétences, de savoirs faire locaux et la mise en commun des ressources humaines et matérielles devraient donc contribuer à la formation d'un capital essentiel et exclusivement endogène. L'action du mouvement communautaire devrait aussi déboucher sur une perte relative de l'identité communautaire et le repli sur soi pour laisser place à une identité élargie et plus adaptée aux nécessités du monde actuel. Des initiatives locales basées sur l'union des forces devraient encore résulter la constitution d'un nouveau pouvoir, celui de la société civile, et, par la suite, un développement régional effectif et centré sur les aspirations des populations locales.

Dans ce cadre, le mouvement communautaire peut se donner les moyens d'aller à la recherche des expériences vécues ailleurs et, à travers de l'interculturalité, apporter des solutions locales. En sens contraire, les structures organisationnelles qu'il offre permettent aux acteurs externes d'atteindre rapidement l'ensemble des populations qui le composent et de procéder aux échanges bénéfiques.

Conclusion

Dans ce bref parcours, nous avons vu comment, dans le cadre spécifique de la monoculture du tabac, l'économie et les mentalités, construites au fil du temps, contribuent à créer des situations apparemment insolubles et qui justifient le fatalisme et l'apathie ambiants. Le traumatisme vécu par les "régions sinistrées" et que la population de Arapiraca commence seulement à vivre, suite au déclin du tabac, peut être partiellement évité en apportant de nouvelles idées et solutions. Cependant, cette société ne pourra prendre son destin en main et dessiner le futur de ses prochaines générations que si les institutions qui la composent et l'entourent la préparent à les accepter. Le mouvement associatif a un rôle très important à jouer dans ce processus, autant pour valoriser la culture et les savoir faire locaux que pour transmettre aux populations de nouvelles perceptions de la réalité.

Cela revient à dire que le changement culturel est une prémisses pour les transformations économiques et c'est ici que l'interculturalité a un rôle important à jouer. Loin d'être un cas isolé, au Brésil et dans le monde, la situation d'Arapiraca permet de jeter un autre regard sur le développement durable et de faire prendre conscience de la nécessité de connaître les expériences locales, quel que soit le lieu où elles se réalisent, pour en tirer profit dans d'autres circonstances. C'est, en somme, faire que les sociétés, même les plus réfractaires, parviennent à s'intégrer au monde en adaptant leur culture sans pour autant perdre leur authenticité, c'est-à-dire, en faisant confiance à sa capacité créatrice et, en particulier, celle des jeunes.